



Ari Marcopoulos, "Across from Burger King", 1993
© COURTESY DE L'ARTISTE ET LA GALERIE FRANK ELBAZ, PARIS.

CULTURE

Exposition au Musée d'art moderne de Paris : Ari Marcopoulos, passeur de cultures underground

par Justine Sebbag

Jusqu'au 25 août, le Musée d'Art Moderne de Paris donne carte blanche à l'artiste Ari Marcopoulos. Ce faiseur d'images né à Amsterdam quitte sa ville natale en 1979 pour un voyage à New York, qu'il sera incapable de quitter. Fasciné par les scènes artistiques underground, il rencontre et immortalise de jeunes artistes, musiciens et skaters. Au MAM Paris, il s'est plongé dans les riches collections du musée afin de faire dialoguer son œuvre et celles d'autres artistes contemporains. Des photographies de Brassai à l'art minimal de Daniel Turner, la carte blanche de Marcopoulos nous permet de questionner les cultures souterraines ainsi que leur place dans les institutions artistiques. Rencontre.

Ari Marcopoulos nous raconte les débuts de sa passion pour la photographie. Encore adolescent, il découvre cela avec émerveillement grâce à un appareil qui lui est offert. "J'ai commencé à prendre des photos et tourner de courts métrages vers 15-16 ans, en développant mes pellicules dans la

cave de mes parents”, nous raconte-t-il. Originaire d’une famille à la double culture gréco-néerlandaise, il explique comment ce bagage identitaire l’a probablement rendu sensible aux regards croisés sur les cultures. “J’ai grandi aux Pays-Bas où le simple son de mon nom pouvait faire de moi un étranger”, analyse-t-il.

Installé à New York depuis des années, il s’y sent désormais profondément ancré, à l’image de la richesse de son œuvre traversant les scènes underground. Le skate devient rapidement l’un des sujets photographiques de prédilection de Marcopoulos. Il se souvient de sa découverte de la discipline au Brésil dans les années 1970. “C’était fascinant et j’en avais alors acheté un, même si c’était compliqué de rouler sur les pavés néerlandais”, se remémore-t-il. C’est dans les années 1980 à New York qu’il s’intéresse vraiment à cette contre-culture naissante. “C’était alors une scène très réduite”, précise-t-il. Dans les années 1990, il se focalise sur un groupe de skateurs sous le pont de Brooklyn. “J’ai été impressionné par la diversité de ces enfants. Tous les âges, toutes les origines, tous animés par la même passion”, analyse-t-il. Cet environnement lui apparaît comme “un exemple” de tolérance pour le monde extérieur. Quant aux sujets éclectiques de ses portraits, il confie se fier “à son intuition” avant toute chose. Grand amateur de zines, il souligne qu’ils sont un bon moyen pour lui d’appréhender la direction qu’il prend, en organisant ses clichés sous la forme d’un livre.



Ari Marcopoulos, “Harold Hunter”, 1995.

© COURTESY DE L'ARTISTE ET LA GALERIE FRANK ELBAZ, PARIS.

Plongé dans l'effervescence artistique de la ville de New York, Ari Marcopoulos fait de nombreuses rencontres déterminantes. "C'était vraiment excitant. Dans le Lower East Side, plein de petites galeries ouvraient, les scènes musicale et cinématographique étaient en pleine ébullition", nous rapporte-t-il. Il côtoie alors les artistes Jean-Michel Basquiat, Jeff Koons ou Jenny Holzer, tire le portrait d'Alan Vega - chanteur mythique du groupe Suicide -, et il est le témoin privilégié de l'émergence du hip-hop "sans doute la chose la plus stimulante des années 80". Cette immersion dans les contre-cultures new-yorkaises façonne durablement sa vision artistique. "Cela me semblait possible de travailler en marge des normes établies", analyse-t-il avec le recul.

Ancré à New York depuis lors, Ari Marcopoulos poursuit son exploration des scènes souterraines en perpétuel mouvement. Le film *Brown Bag*, acquis en 2021 par le Musée d'Art Moderne de Paris, date en réalité de 1993 comme nous l'explique Ari Marcopoulos. "Je l'ai retrouvé par hasard dans un sac en papier lors d'un déménagement, sans savoir ce qu'il contenait. 25 ans plus tard, j'ai décidé de le développer et le numériser". À sa grande surprise, il s'agit principalement d'images de skateurs. À propos de ce portrait intime des jeunes riders new-yorkais, l'artiste précise : "Souvent ma curiosité pour les gens mène à de réelles connexions, la photo fait aussi partie intégrante du skate. Au début, ils étaient surpris par mes portraits, mais avec le temps ils s'y sont habitués. On travaille vraiment ensemble." Monté et édité par l'artiste, le film *Brown Bag* comporte des pistes sonores de l'époque, dont un bref extrait de Beck lors d'un de ses premiers concerts.



Ari Marcopoulos, "Brown Bag" 1994/2020. Film 8 mm en noir et blanc, sonore 7'21"
© COURTESY DE L'ARTISTE ET LA GALERIE FRANK ELBAZ, PARIS.

Interrogé sur les artistes contemporains ayant influencé son travail autour du skate et des cultures urbaines, Ari Marcopoulos cite nombre d'entre eux exposés à l'occasion de sa carte blanche au MAM. "Peut-être surtout les artistes où le corps joue un rôle central", analyse-t-il, nommant Bruce Nauman, Chris Burden, Trisha Brown, William Pope L., Gordon Matta-Clark, David Hammons ou encore Pina Bausch. Le corps en mouvement au cœur de sa démarche photographique résonne avec ces artistes majeurs, à l'image de son intérêt pour la performance du skate.

Lorsqu'il évoque l'évolution de la culture skate à l'aube de son entrée aux Jeux Olympiques, Ari Marcopoulos opte pour la nuance. "Le skate a une place unique. Il faut tellement de dévouement et d'efforts physiques pour devenir un grand skater", analyse-t-il. S'il reconnaît que la culture "mainstream" s'intéresse de plus en plus à cette discipline, il souligne : "Pour moi, le skate vit dans les rues où les riders ont leur façon propre d'interpréter l'architecture. Et de poursuivre : Beaucoup de skateurs aiment rider un bowl, alors si on en construit un dans une galerie, ils viendront skater. Mais l'essence du skate, c'est d'être dehors, de découvrir des choses." Malgré sa médiatisation, le skate garde selon lui son esprit rebelle et souterrain.

Évoquant sa Carte Blanche au MAM, Ari Marcopoulos revient sur son immersion dans les 15 000 œuvres des collections. "J'ai été submergé par la quantité, il a fallu trouver un système de tri", confie-t-il. Avec Olivia Gaultier, la commissaire d'exposition, ils sélectionnent les œuvres ensemble. Plongé dans cette profusion d'œuvres exceptionnelles, son regard intuitif semble avoir été stimulé par les correspondances révélées entre sa démarche et celles de multiples autres artistes contemporains. Pour penser le dialogue entre ses œuvres et les collections du MAM, Marcopoulos se concentre d'abord sur la notion du corps. "J'ai pensé aux blessures, qui arrivent fréquemment en skate, et aux sujets que j'avais pu documenter par le passé", explique-t-il. Il cite les photographies de Brassai prises dans le Paris des années 30, où les murs gravés semblent avoir leur propre langage. Mais surtout, il évoque la barre en acier inoxydable de l'artiste minimaliste Daniel Turner placée de façon à être en dialogue direct avec un cliché de Justin Pierce ridant la bordure d'un trottoir. "Si elle était en ville, la barre en acier serait très certainement exploitée par les skaters", conclut-il.

À la croisée des cultures underground new-yorkaises qu'il a su documenter avec intuition et enthousiasme ces trente dernières années, Ari Marcopoulos ouvre un dialogue fécond entre ses photographies et les collections du Musée d'Art Moderne à l'occasion de sa carte blanche. Démontrant ainsi sa capacité à révéler des correspondances parfois insoupçonnées, il offre une place et une lumière nouvelle à des disciplines souvent reléguées aux marges.

Tel un passeur de cultures, Marcopoulos poursuit inlassablement son exploration des mouvances artistiques et sociales, gardant toujours ce regard empreint de curiosité qui a fait la singularité de sa démarche.

Carte blanche à Ari Marcopoulos, au Musée d'Art Moderne de Paris, du 5 avril au 25 août 2024.